

FORTIFICATION BERBÈRE-MAROCAINE

J'ai, dans une étude précédente, tenté de donner un aperçu un peu superficiel de ce que fut la fortification dans l'Afrique du Nord; il serait intéressant de voir d'une façon plus spéciale non pas ce qu'elle fut, mais ce qu'elle est au Maroc. C'est une tâche un peu ardue, car tous les principes qui ont été énoncés sont venus se greffer les uns sur les autres et ont donné naissance à une arlequinade de tours, de portes, de créneaux, plus étrangers les uns aux autres qu'il n'est possible de le rêver, avec cette particularité, qui n'en est plus une pour un berbère, que le principe atavique se manifeste toujours d'une façon quelconque, souvent fort imprévue.

Mais il faut une certaine présence d'esprit pour ne pas se perdre au milieu de ce fatras simili-militaire.

Parler de fortifications au Maroc, c'est vouloir parler de l'ÉTAT général du pays. Car le Maghreb n'est pas autre chose qu'une vaste réunion de petits camps retranchés : camps contre les voleurs, camps contre les ennemis politiques, camps d'une façon générale contre le voisin quel qu'il soit ; c'est le pays de la défiance mutuelle. C'est le pays qui a beaucoup souffert et qui est devenu soupçonneux de tout pour se préserver, de tout. C'est là encore une marque atavique, c'est la répétition en grand de ce que l'on voit dans les pays frères. En Kabylie, ce sont les villages perchés au haut des pics, dans des situations inexpugnables ou accrochés à mi-pente, en cascades, et construits en pierres de la région, couverts en dalles de la stratification voisine, de façon à se confondre avec la montagne maternelle, tandis que la vieille Kalaa militaire, encore imposante, domine la vallée de ses ruines altières. Dans l'Aurès, ce sont les Guelaa, isolées sur le sommet du rocher qui domine la rivière. J'ai toujours présent aux yeux le spectacle grandiose de la Gnelaa de M'chounech s'élevant rousse dans le ciel bleu, tandis que les palmiers, géants de la nature, pygmées auprès d'elle, ondulent lourdement et marient leurs palmes aux fleurs

i. A. MAITROT, *Traité de fortification en Afrique du Nord* (Archive berbère, vol. 1, fascicule j, année 1911-1916).

des lauriers roses, dans les flots calmes de l'oued qui coule paresseusement. Dans le Sahara, les enceintes de pisé, entourées du fossé verdâtre que les habitants du pays de la soif dénomment pompeusement la mer, Bahar, dorment, levées au grand soleil de midi, pendant que les vieux châteaux forts médiévaux achèvent de mourir au sommet des dunes.

Dans les campagnes du Maroc, on remarque des fermes modernes encloses d'un vaste quadrilatère de murailles lisses, blanchies à la chaux et percées d'une seule porte surmontée elle-même d'une tour massive. C'est la reproduction des fermes portugaises du xvi^e siècle et de celles de la Société espagnole des Cinco Gremios du xvii^e, mais c'est une reproduction nécessitée par l'état d'anarchie qui régnait dans les provinces.

Les pauvres gens qui n'ont pas le moyen d'avoir une ferme et de mettre leurs récoltes à l'abri de hautes murailles, n'ont pas, pour cela, renoncé à sauvegarder leurs maigres biens ; ils ont les gotta.

Ce sont des fossés de forme généralement quadrilatérale, profonds de deux mètres environ, à bords verticaux, ce qui est assez facile à réaliser dans une région où la terre arable atteint à peine 0 • 50 de profondeur et où le tuf s'étend en couches profondes de 2 • 50. La terre du déblai est rejetée en dedans pour former talus. Le fossé est arrêté sur une des faces pour laisser un pont de 2 mètres de largeur que l'on ferme avec des épines lorsque la nuit est arrivée. Il est impossible alors d'entrer et surtout de faire passer les animaux que l'on serait tenté de voler.

Le talus et le fossé semblent le mode de défense le plus fréquent ; mais ce n'est pas le seul.

Sur 30 kilomètres à peine, j'ai compté huit formes différentes de gotta : en terre, en sable, en épines, en pierres sèches, en pisé, en jujubiers, en cactus, en aloés.

Bien que ce soit là de la véritable fortification passagère, dont les abris ont été bien souvent utilisés par nos troupes au cours des colonnes, on peut contester leur valeur défensive, mais il n'en n'est pas de même des kasbah.

Non seulement au pied des montagnes, où leur présence s'explique, par suite de l'animosité qui existait entre les caïds et leurs administrés, mais même dans la plaine, on découvre partout des appareils de fortification.

Quelques-unes de ces kasbah sont en pierres plus ou moins

bien maçonnées ; la plupart sont faites de cet admirable pisé emprunté aux Phéniciens, puis aux Romains et utilisé à la même époque par les Turcs de la Régence d'Alger.

Je dis admirable, parce que, bien que considérablement dégénéré depuis l'origine, il est certainement la meilleure des couvertures que l'on ait jamais connues. Je me souviens d'avoir vu la kasbah des Beni Smir entièrement démolie par le canon du poste de l'Oued Zcm, parce qu'elle était en pierres, alors que celle de Tadla est absolument intacte; les obus ont traversé les murs comme à l'emporte-pièce, mais leur action percutante et explosive a été nulle contre les obstacles de terre qui n'offraient pas de résistance au choc des coups et à l'expansion des g.tx. Les seuls dégâts commis l'ont été par les vainqueurs lorsqu'ils cherchèrent du bois pour la soupe; les plafonds et les portes ont souffert du feu, mais ce ne fut pas de celui du combat.

Il ne faudrait pas donner à ce pisé une composition fixe. Je sais que certaines personnes, hantées par des souvenirs classiques, ont parlé de $\frac{2}{3}$ de sable et de $\frac{1}{3}$ de chaux. C'est bien exagéré et bien invraisemblable. Dans aucune des kasbah, la proportion et même la composition n'est la même que dans la kasbah voisine.

Ici, c'est de l'argile presque pure; là, c'est du sable et de la terre; plus loin de la chaux ou du pître plus ou moins blancs; partout ce sont des cailloux et non des pierres, des cailloux arrondis à leurs angles comme le sont les cailloux des rivières. Ce ne sont pas eux qui sont assemblés par le mortier; c'est lui qui les renferme, car sa proportion est toujours la plus grande; c'est lui qui enrobe les pierres, les noie comme cela a lieu dans certains conglomérats naturels. On a, que l'on me pardonne la comparaison, l'impression exacte d'un vaste morceau de nougat aux amandes gigantesques, et l'on comprend, en les voyant de près, la raison qui a fait choisir ces cailloux polis plutôt que des morceaux cassés; c'est que la terre n'ayant pas à remplir plus ou moins difficilement des anfractuosités, le tout est plus compact, j'allais dire plus homogène.

Dans les très vieilles fortifications, on a même laissé dans le mur le bois qui a servi à étayer les deux panneaux de madriers compresseurs. C'est le cas au Chclla par exemple, où les murs offrent encore aux yeux des poutrelles parfaitement conservées. Il faut reconnaître qu'elles sont en thuya ou en cèdre irapu-

trescibles. Mais il faut ajouter qu'on les voit surtout dans les raccords des tours avec les murailles ; elles servaient de clavettes d'assemblage. Généralement, dans les autres murailles, on voit seulement les trous qui ont servi à faire passer les boulins. Mais il y a à cela une raison majeure, c'est que le bois est rare au Maroc, du moins dans certaines régions, et le maître des ouvriers, comme disaient les Romains, le magister fabriormn, avait intérêt à ne pas laisser aux lianes de ses constructions, ses instruments de travail.

Il faut donc qu'une raison bien sérieuse ait milité en faveur de l'abandon lorsque celui-ci s'est produit. Cette raison est doublement non pas atavique, mais traditionnelle. Philon de Ryzance conseillait de noyer des longrines dans la maçonnerie de façon à répartir le choc des béliers. Dans le reste de l'Afrique du Nord, le conseil a été suivi avec une modification résultant de la présence de nombreuses colonies romaines ; au Maroc, ces dernières étaient moins nombreuses et on a suivi le conseil dans toute son intégrité, sans probablement le connaître lui-même. De même, d'après la tactique byzantine, les tours doivent être juxtaposées au mur de façon à permettre à la ville de conserver une ceinture continue même après l'écroulement de ces tours. Mais il est assez difficile de dresser une tour de terre à côté d'un mur de même composition sans les lier l'un à l'autre d'une façon quelconque. On a réuni, en application, les deux conseils, pour, d'ailleurs, les négliger ensuite, comme il sera vu plus loin.

On voit quelquefois des briques berbères comme à la tour Hassan, ou des silex de grandes dimensions, comme aux Oulad Abdoun, dans le Mzab, noyés dans le pisé, mais trahissant leur origine berbère par leur disposition régulière en palme ou en arête de poisson.

Certains angles sont à revêtement de pierres de taille, mais c'est extrêmement rare pour la raison fort simple que, presque toujours, les angles sont occupés par des tours ou des bastions. Je ne connais qu'un exemple, c'est celui de la terrasse inférieure de la tour Hassan, face à la ville de Rabat, et les tours de la face opposée ; c'est l'application du principe phénicien des ports militaires carthaginois et du principe berbère des fortifications de Médinat Zaoui.

Les murs sont généralement très larges. A Meknès, ils

atteignent 9 mètres, mais ordinairement ils ne dépassent pas 1 • 50 à 1 mètres, dont 1/9 pour le parapet et 8/9 pour le chemin de ronde, très rarement en surplomb, comme dans la fortification byzantine.

Le chemin de ronde est continu, il fait le tour complet de l'enceinte et, chose bizarre, fait, aux angles, les quatre coudes à angle droit nécessaires pour épouser la forme des tours. Car souvent, ces dernières, contrairement à ce qui existe à la tour Hassan, sont non seulement creuses, mais ne sont même pas fermées à la gorge. Le mur conservant la même épaisseur constante, fait seulement un saillant vers l'extérieur.

D'autres fois, mais rarement, les tours forment des chambres qui sont ouvertes sur le boulevard intérieur ou sur le chemin de ronde, sans communication entre elles, comme dans les tours byzantines. Dans ce cas, la face parallèle au mur a la même épaisseur que lui, les faces adjacentes sont un peu moins épaisses, probablement parce que les coups étaient moins à craindre. Souvent, ces faces sont percées d'une porte ouvrant sur le côté et pénétrant normalement dans l'intérieur de l'enceinte. C'est le système *fornix* des Romains; ce dispositif est très net au Chella.

Les tours sont généralement carrées, quelquefois barlungues. Leurs dimensions varient entre 3 • 50 et 6 mètres; leur hauteur, dans les fortifications des villes, est de 4 à 6 ou 8 mètres; dans les campagnes, elle est quelquefois de 1* 80 à 2 mètres. C'est le cas dans la région de Settat-Guisder, mais alors ces bastions, c'est le véritable mot, ont de superbes positions de commandement, en travers des pistes généralement, ou bien à la tête d'une vallée, comme celle de Témassine (région de Mechra ben Abbou). On trouve aussi des tours rondes, comme à Rabat, sur le Rou Regreg, comme à la kasbah de Bou Laouane, merveilleusement campée au-dessous de l'Oum Rebia; le cas est rare.

Les tours sont distantes de 20 à 40 mètres, les unes des autres; 50 mètres semblent être un maximum. Il y'a la une indication très nette de régression, par abandon des grandes distances adoptées par les Romains à la fin de l'empire d'Occident; et surtout par les Berbères de l'an mil. Il faut voir la une marque très nette de l'influence hispano-moresque.

J'ai souvent relevé les distances; sauf exception due à la

nature du sol, dans une même fortification, l'écartement est constant. C'est même cette constance qui m'a permis de démontrer l'inanité d'une légende de Rabat, légende, d'ailleurs, rapportée par un Père espagnol et non des moins savants.

Il existe sur le front Bab el Alou-Bab Teben, dans le parement de la muraille, des renflements à mi-hauteur et assez prononcés.

Les femmes juives viennent souvent faire des prières au pied de la muraille à cet endroit, et la légende veut que ces renflements soient les tombeaux de juifs morts à la peine, alors qu'ils construisaient l'enceinte de Rabat. Est-ce lors de l'édification au xii^e siècle ou de la réfection au xviii^e? Les précisions manquent.

La légende est jolie, elle est sœur de celle qui veut qu'à Meknès, on ait emmuré, de la même façon, les chrétiens qui succombaient à la tâche. Mais à Mekuès, les murs ont 9 mètres d'épaisseur, comme je l'ai déjà dit, 9 mètres que le pisé opposera victorieusement et pendant longtemps aux recherches profanatrices. Il est vrai qu'on peut rappeler à ce propos le souvenir des Agrigenrins qui enterraient les soldats dans les murailles afin qu'ils les gardassent morts comme ils les avaient défendus vivants, ou celui plus certain des Turcs, ayant emmuré Geronino dans le fort des 34 heures à Alger. Mais j'ai pris un décimètre et j'ai constaté que les renflements en question, lesquels sont accouplés par deux et sont rigoureusement verticaux, sont tout simplement les attachements de tours disparues.

Le chemin de ronde, duquel j'ai déjà parlé, est bordé, dans certains endroits, d'un parapet ordinaire; dans beaucoup d'autres, d'une série de nierions, affectant la forme de petits piliers séparés les uns des autres par des créneaux et coiffés d'une pyramide trapézoïdale. On dirait une mâchoire formidable, quoique édentée de place en place.

Les portes sont généralement fort jolies. Elles sont ou en pierres ou en briques teintées et fort souvent revêtues de mosaïques.

L'une des plus jolies et des plus connues est Bab el Hagnaou (l'ancienne) à Marrakech; elle aurait été rapportée d'Espagne, par morceaux et reconstruite sur place; Bab el Djedid, dans la même ville, est ornée de mosaïques de faïences colorées.

A Rabat, Bab el Alou et Bab Teben sont blanches et relevées

de cordons de briques rouges du plus charmant effet ; au-dessus du plein cintre, se détache un ornement qui rappelle à s'y méprendre le miroir de Tanit et dont l'ovale a reçu une inscription dédicatoire.

A Rabat encore ou à Fez, Bab el Hadid et Bab el Mahrotiq sont tristement célèbres par les crochets de fer qui servaient à suspendre les têtes des vaincus.

A Salé, la porte de Fez a absolument l'aspect d'une porte de château-fort médiéval.

A Rabat, la porte de l'Agucdal est merveilleuse de sculpture en pleine pierre.

A Chella, La grande porte est magnifique ; elle est formée d'une grande ouverture encadrée de deux tours semi-octogonales, coiffées d'un parallélépipède et raccordées avec lui par des trompes ou stalactites. Tous les panneaux sont sculptés en méplat d'arabesques, de rinceaux, de coquilles ou plutôt de palmiers pléniens sur lesquels se détache, en lettres couffiques immenses, le nom d'Allah.

A Mehedyia, elle semble être de l'appareil classique dit Pseudo-sisodoum ; elle est, comme la précédente, accostée de deux tours et au-dessus de son cintre se trouve une corniche et deux consoles sur lesquelles au moment de l'assaut, on fixait un mâchicoulis mobile en bois. C'est ce souvenir qui est encore vivace, non seulement aux portes des forteresses, mais encore à celles des mosquées et des maisons particulières, où bien souvent l'appareil guerrier est embourgeoisé de tuiles vertes qui le transforment en appentis. A Mehedyia encore, la porte est précédée d'un talus en pierres qui était destiné à briser l'élan des assaillants ; ce souvenir revit dans la base inclinée et habillée de pierres des tours d'Azemmour.

Mais la plus jolie et la plus ignorée des portes est celle de Médîouna. Le colonel Ecligne, du génie, aide de camp de S. M. Alphonse XIII, en est resté émerveillé lorsqu'il la vit en 1914. Elle est formée d'une série de voûtes qui non seulement vont se profilant les unes sur les autres, mais encore partant de l'ogive moresque, passe par l'ogive latine classique pour aboutir à l'arc égyptien et au plein cintre, en créant une merveilleuse perspective. La seconde porte (enceinte primitive) offre le même profil quoique d'une façon moins nette ; mais il faut y remarquer la couverture en voûte d'arêtes, assez rare au Maroc.

Cette seconde porte semble une exception ; sa voie est droite, alors que presque toujours elle doit être en anfr, ou coudée à angles droits, de façon à briser l'élan de l'ennemi. Mais cette voie a été créée par l'autorité française ; on voit encore le passage coudé dans la dernière pièce à gauche en entrant.

Toutes les parties de fortification qui viennent d'être étudiées séparément, sont assemblées d'une façon un peu extraordinaire, si l'on ne réfléchit pas que le seul adversaire à redouter, dans l'intérieur du moins, était démuné de canons.

Le tracé est le tracé romain primitif et pas du tout le tracé berbère qui épousait les formes du terrain et avait presque répudié les tours pour adopter les redans et les bastions.

Les murs, quelle que soit leur disposition, sont accolés de tours à distance régulière.

Les kasbah de la campagne, véritables châteaux forts de dimensions restreintes, sont en général remarquablement placées, ni trop haut ni trop bas, sans être dominées par les hauteurs voisines et à proximité des points d'eau.

Mais les conceptions tactiques sont déroutées lorsqu'on en voit plusieurs groupées ensemble. C'est le cas à El Boroudj, où elles sont cinq, dont trois au moins sont contemporaines, sur un espace qui n'a pas 500 mètres de côté, et à Dar Chaffaï, où en plaine, elles sont quatre avec leurs quatre mosquées, se touchant presque, séparées seulement par la largeur d'une vaste rue.

Dans les villes, on s'explique mal le dispositif suivi.

À Chella, une partie de la muraille est dans le fond d'un ravin, à 300 mètres au-dessous de la porte d'entrée et, du versant opposé du ravin, on domine tout l'intérieur à 150 mètres de distance. C'est une vieille forteresse, dira-t-on, qui date d'avant l'invention des armes à feu. Je regrette de contredire cette assertion : elle a cependant servi depuis cette découverte, car on s'expliquerait peu les embrasures de canon que l'on voit découpées dans les tours.

À Rabat, il en est de même.

La ville, suivant le mode introduit en Egypte par les Fatimides, est enveloppée d'une double enceinte. Or, de la gare actuelle du camp Garnier, on plonge dans l'Aguedal. De là, on aperçoit tout l'espace qui s'étend entre les deux murailles.

À Salé, la pente est tellement forte que de la kasbah des Oudaya, de Rabat, l'ancienne rivale, on peut compter les maisons.

Mais ce sont là des exceptions, il est vrai. Dans d'autres places, au contraire, on a multiplié les défenses, comme on l'a fait en Asie Mineure, en l'Égypte, en Algérie du temps de la Régence, en encerclant même les quartiers.

A Marrakech, bâtie en 1069, un an après Bougie, où les créneaux dressaient partout leurs vides menaçants, et fortifiée en 1107 par l'Almoravide Ali ben Youssef, la ville, ceinte d'un mur à tours carrées, rapprochées et régulières, était divisée en trois quartiers fortifiés séparément, la Médina, le Mellah et la Casbah.

Meknès beaucoup plus ancienne (793, 936 et 1273) s'est retranchée derrière l'épaisseur formidable de ses remparts, riant des perturbations du pays, et trois fois renaquit de ses cendres.

Fez est divisée en deux villes :

Fez el Balt, fondée en 808 par Idris ben Idris, était partagée en deux quartiers ceints de murs, celui de l'Adouat el Karaouiyn et celui de l'Adouat el Andalous, attirés dans la ville en 849 par Yahia ben Mohammed. Le mur de séparation disparut au XI^e siècle, de façon à permettre la distribution en trois nouveaux quartiers.

Fez el Djedid est divisée en six quartiers tous entourés de murs : le Dar el Makhzen, la Kasbah, le bastion de Sidi Bounctta, le quartier du Nord, le nouveau Méchouar et le Mellah. On ne peut passer de l'un dans l'autre que par des portes crénelées.

Les deux villes sont réunies par un jardin (Bou Djeloud) également ceint de murs et dominé par la Kasbah en Nouar, celle des Cherarda et l'ancien Méchouar.

Deux bordjs, enfin, indiquent l'influence des janissaires que les sultans eurent un moment à leur service ; il en est de même de la milice urbaine formée par les habitants de la ville el Bali, divisée en six ferqa et chargée de la garde des deux bordjs et de la Kasbah de Bou Djeloud.

A Casablanca, il reste peu de traces des fortifications antérieures, sauf au Méchouar (Hôpital Militaire) et dans une rue à la limite du Mellah. La ville a été si souvent ruinée qu'il est difficile de se faire une idée de ce qu'elle pouvait être. Les portes sont très ordinaires, sans atf.

Dans les grandes kasbah, comme celle de Médiounah, la première partie de la forteresse forme une cour entièrement domi-

née par le mur de la seconde enceinte. Elle devait servir de marché ou de méchouar, par analogie avec ce que l'on trouve dans les enceintes turques d'Algérie (Mascara).

Les fortifications des villes de la côte étaient un peu différentes. C'était l'incohérence mise au service de ce qui doit être le plus sérieux et le plus assis, la défense du pays. C'était la répétition aggravée de ce qui existait à Alger, le chevauchement des époques et des méthodes les unes sur les autres, sans unité de vue, sans conception d'ensemble, sans même d'entraide des ouvrages entre eux.

Tanger, au-dessous de murailles désuètes, a trois batteries avec réduits, armées chacune de deux canons Annstrong de 20 tonnes. Ce travail est l'œuvre d'un ingénieur de Gibraltar.

À Mogador ou Souera, bâtie en 1768, sur les plans d'un prisonnier français, nommé Cornut, de Saint-Malo, on voit encore, dans l'île de Dzirah qui divise la rade en deux parties, les cinq batteries arabes qui répondirent au bombardement du 15 août 1844, par le Prince de Joinville ; mais les pièces enclouées par les marins français gisent au-dessous de leurs embrasures. Ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville, c'est le port intérieur, réminiscence du cothon phénicien, de 20 X 40 m., qui communique avec la haute mer par une voûte ménagée sous les remparts.

À Mazagan ou Djedida, des hautes murailles en quadrilatère de 500 mètres de côté, construites par les Portugais et sur lesquelles deux chariots pourraient passer de front, il reste à peine une enceinte défensive dans les créneaux desquels baillent des canons à peine décoratifs et que des maisons neuves débordent de toutes parts.

À Azemmour, une ceinture de hautes murailles garnies de tours à talus incliné en pierres de taille, sont dominées par un donjon médiéval du plus grandiose effet, pendant que des canons de fer timbrés du F royal dorment leur dernier sommeil sur le chemin de ronde et qu'un seigneur de bronze, à mille pans, est étendu au soleil, dans un des redans, en exposant le profil de juif qu'un artilleur facétieux a sculpté dans son bouton de culasse.

À Laroche, les canons passent leurs gueules terreuses et touillées à travers des créneaux en ruines, cependant que des fleurs poussent entre les rques à demi pourries des affûts de bois. Je

parle de certains, car d'aucuns n'ont qu'une roue, d'autres en sont totalement privés et penchés dans le vide, semblent mesurer la hauteur de leur chute, pour le jour prochain ou ils achèveront au fond de la mer leur existence déjà longue.

A Casablanca, une batterie de pierres n'a pas tenu longtemps contre les obus de la *Gloire*.

A Rabat, il faut signaler deux batteries, l'une au-dessous des Oudaya, l'autre au centre du front de mer. Ce sont des hôpitaux pour canons ; il n'en est pas un qui ne boite au moins d'une roue. Puis, entre les deux enceintes, le Fort Kottembourg.

En 1888, l'Allemagne offrit à Moulay Hassan deux canons Krupp à longue portée. Il fallut, pour les débarquer, amener des grues spéciales, puis construire un chemin de fer pour les déplacer et enfin un fort pour les abriter. De sorte que le cadeau revint assez cher au sultan, mais rapporta aux Allemands les quelques millions que coûta ce fort que l'on présenta comme un ouvrage de grande puissance. Simple bonne affaire commerciale.

Clue dire de l'armement de ces forts marocains ? il était lamentable comme artillerie, magnifique comme pièces de musée.

Rabat est plein de canons espagnols, portugais, napolitains et même arabes avec inscriptions en relief.

Il a déjà beaucoup été fait pour assurer leur conservation. Un tri savant a été commencé. Il serait à désirer que l'on donnât une maison de retraite à tous ces invalides des courses des vieux pirates maugrébins. Une cour à portiques, comme il y en a tant au Maroc, pourrait recevoir sous ses voûtes fraîches, ces bouches qui ont vomi le feu et la mort. Il suffirait de les dresser sur leurs boutons de culasse, comme on l'a fait, à Paris, aux Invalides.

Capitaine MAITIOT.